



*Le fugitif fit volte-face et attendit les gardiens
fixant sur eux un regard. (Page 795).*

C. I.

LIVRAISON 105

effet... Puis je voir votre petit garçon ?

— Certainement, colonel...

Ce disant, la jeune femme fit passer l'officier dans la pièce voisine, dont la porte était restée ouverte.

Au fond de la chambre était le lit de l'enfant qui venait de s'éveiller et qui se mit à regarder le visieur avec des yeux brillants de fièvre.

— Puis, tout à coup, il s'écria avec un accent de joie indicible :

— Papa !... Mon cher papa !... Te voilà enfin revenu !

Lucie et le colonel échangèrent un regard atterré.

Ils s'étaient certainement pas attendus à une chose pareille et ils ne savaient quelle contenance prendre.

Après un moment d'hésitation, l'officier se pencha vers l'enfant, l'embrassa et lui posant une main sur le front de façon à lui masquer les yeux, il lui dit à mi-voix :

— Oui mon chéri... Je suis revenu exprès pour te voir... Mais, pour que tu guérisses plus vite, il ne faut pas déranger tes couvertures... Dors, mon petit Pierrot...

— Oui, papa, murmura l'enfant avec docilité. Et, en quelques minutes, il s'endormit de nouveau.

Lucie regarda le colonel avec admiration et reconnaissance.

Quand il fut tout à fait certain de ce que Pierrot dormait, il retira doucement sa main et s'écarta du lit à pas de loup.

La jeune femme le suivit et lui dit aussitôt qu'ils sortis de la pièce :

— Vous êtes un homme de génie, colonel !... La façon dont vous venez d'agir a été vraiment magnifique !

— 0:00:0 —



CHAPITRE CXXIV.

L'HISTOIRE DE LUDERS.

Quand Alfred Dreyfus s'éveilla, il eût l'impression d'avoir dormi de longues heures alors qu'en réalité son somme il n'avait pas même duré une demi heure.

Il se sentait le corps courbaturé et la tête lourde.

Se levant avec peine, il s'en fut jeter un regard à travers le grillage de la porte.

A quelques pas, la sentinelle se tenait appuyée à son fusil, paraissant sommeiller. Il faisait une chaleur accablante et l'humidité qui était dans l'air formait une sorte de voile de vapeur à travers lequel les étoiles qui scintillaient dans le ciel prenaient un aspect de bijoux féériques.

Tout à coup, le factionnaire fit un mouvement, bailla, s'étira, poussa un soupir de lassitude, puis prenant une cigarette dans la poche de sa vareuse, il l'alluma lentement.

En même temps, il s'aperçut de ce que le prisonnier était en train de le regarder.

Puis, dans une impulsion de générosité spontanée, il s'approcha du grillage, son paquet de cigarette à la main.

— En voulez-vous ? proposa-t'il. C'est du tabac du pays... Il n'est pas mauvais...

Dreyfus accepta une cigarette et remercia le soldat tout en le considérant avec intérêt.

— Celui-là aussi a l'air d'un bon garçon, se dit-il avec soulagement.

Il y avait si longtemps que personne ne lui avait montré la moindre gentillesse que ces petites choses lui faisaient un plaisir que pourraient difficilement comprendre ceux qui ne se sont jamais trouvés dans une situation analogue.

— Il fait chaud, hein ? remarqua le factionnaire.

Cette phrase devait sans doute être le début de toutes conversations dans le pays !

— Oui, il fait chaud, répondit Dreyfus, mais je ne m'en plains pas trop, car j'ai tellement souffert du froid avant de venir ici, que je préfère encore excès de chaleur...

Le dialogue se poursuivit sur ce ton pendant près d'un quart d'heure, puis Dreyfus, un peu enhardi par les façons bienveillantes du soldat, lui demanda s'il ne pourrait lui procurer un morceau de papier et un crayon.

— Si, répondit l'homme. J'ai cela sur moi...

Ce disant, il se mit à fouiller dans une de ses poches et, après des recherches assez laborieuses il en retira une demi-feuille de papier à lettre et un bout de crayon.

Le papier n'était pas d'une propreté absolue, loin de-là, mais le malheureux prisonnier n'était pas en mesure de se montrer difficile.

Un fanal allumé qui se trouvait à quelques pas éclairait à peu près suffisamment la cellule pour qu'il soit tout juste possible d'écrire. Appuyant son papier à la paroi la moins obscure, le captif écrivit la lettre suivante :

Ma chère Lucie,

« On m'a envoyé à la Guyane, chose que je n'aurais jamais pu imaginer. Mais je ne veux pas l'attrister inutilement en te racontant en détail tout ce que je souffre et tout ce que dois supporter.

« Ma pensée est toujours avec toi et avec les enfants. Et toi, comment vas-tu ?..... De toute façon, tu ne dois pas perdre l'espoir. Moi même je me désespère quelquefois mais ensuite, je ne tarde pas à reprendre courage en me disant qu'il n'est pas possible qu'une injustice comme celle dont je suis victime puisse durer indéfiniment.

« En ce moment, je suis encore sur le bateau dans lequel on m'a embarqué à Rochefort. Dès que je serai à terre j'enverrai au ministre une lettre de protestation, Fais de même toi aussi.....

« Ne te tourmente pas plus qu'il ne faut à cause de moi. Je suis persuadé de ce que le jour de notre revanche viendra tôt ou tard.

« Je t'embrasse bien ainsi que les enfants

ALFRED ».

Le prisonnier avait à peine terminé ce message quant un autre soldat s'approcha.

C'était Luders qui venait reprendre la garde et remplacer son camarade.

Dreyfus voulut rendre le crayon au soldat qui le lui avait prêté, mais l'homme lui dit qu'il en avait un autre et qu'il pouvait garder celui-là.

Puis les deux sentinelles échangèrent leur garde sans aucune formalité. Le nouveau prenant simplement la place du premier qui s'en fut.

— Vous n'avez pas dormi ? demanda Luders en

voyant que Dreyfus était encore debout derrière la grille de son cachôt.

— Si répondit le prisonnier. J'ai dormi, mais pas bien longtemps..... Peut-être une demi heure..... De toute façon, je n'ai pas sommeil..... A propos, voudriez-vous me rendre un service ?

— Si je le puis.....

— C'est chose facile..... Je viens d'écrire une lettre pour ma femme.....

— Et vous désirez que je la fasse partir ?

— Si ce n'est pas trop présumer de votre bienveillance....

— Pas du tout..... Donnez-moi la lettre.....

Alfred Dreyfus remit au soldat la feuille de papier que l'autre factionnaire lui avait donnée.

— Je n'avais pas d'enveloppe, lui dit-il.

— Ça ne fait rien..... Ecrivez l'adresse de votre épouse dans un coin du papier pour que je puisse la recopier sur l'enveloppe dans laquelle je la mettrai.....

Le prisonnier obéit et Luders serra le message dans son portefeuille.

— C'est un immense service que vous me rendez-là lui dit Alfred Dreyfus..... Je voudrais bien pouvoir faire quelque chose pour vous en échange.....

— Ne vous préoccupez pas de cela..... Ce n'est pas bien difficile de copier une adresse et de mettre une lettre à la poste.....

— Ecoutez, fit Dreyfus en retirant une bague qu'il avait au doigt. Prenez ceci, vous aurez peut-être l'occasion de la vendre..... Cela vous fera un peu d'argent de poche.....

— Jamais de la vie ! protesta Luders avec vivacité. N'en parlons plus !

Et pour bien montrer qu'il considérait la question comme réglée, il se recula de quelques pas et reprit sa faction, près du bastingage.

La nuit était toujours aussi silencieuse. On ne percevait d'autre bruit que le léger clapotis des vaguelettes qui venaient caresser mollement les flancs du navire auquel la marée montante imprimait un mouvement à peine perceptible.

À quelques encablures, une masse de rochers informes qui marquait d'une tâche d'encre le bleu sombre de la mer et du ciel, disparaissait graduellement sous les flots qui allaient la recouvrir.

Après avoir regardé la mer pendant quelques minutes, Luders revint vers Dreyfus et se remit à causer avec lui.

— De quelle partie de l'Alsace êtes-vous ? lui demanda-t'il.

— De Mulhouse, répondit le prisonnier. Mais j'ai quitté le pays avec mes parents en 1871 et je n'y suis plus retourné depuis, quoi que ma famille y possède encore des propriétés.....

— Moi, dit alors le soldat. Je suis originaire de Eisel..... J'aurais sans doute fait mon service militaire dans l'armée allemande s'il ne m'était arrivé quelque chose qui m'a obligé à quitter le pays.....

— Que vous est-il donc arrivé ?

— C'est une longue histoire..... J'étais cocher dans une maison de campagne, près de Strasbourg..... J'avais une fiancée qui était restée à Eisel..... Cela n'était pas commode, car il fallait que je fasse tout un voyage pour aller la voir et je ne pouvais y aller que bien rarement..... Parfois elle venait me rejoindre à Strasbourg pour quelques heures, mais c'était plus rare encore !

Enfin, j'appris un jour que mon patron avait besoin d'une servante. Je lui proposai donc de faire venir ma fiancée et il accepta..... Quelques jours plus tard, Leni arriva.

Durant quelques temps, tout alla fort bien..... J'étais

heureux comme un poisson dans l'eau et je croyai que Leni était très heureuse elle aussi.....

Mais au bout de quelques semaines, je commençai à m'apercevoir de ce que Leni commençait à avoir très mauvaise mine..... Pensant qu'elle était malade, je la questionnait à plusieurs reprises pour lui demander ce qu'elle ressentait, mais ces réponses furent tellement vagues, tellement embarrassées, que je commençai à m'inquiéter sérieusement ayant malgré moi l'impression de ce que ma fiancée était menacée d'un danger mystérieux et qu'elle n'osait pas me dire de quoi il s'agissait.

Finalement, je parvins quand même à savoir que c'était notre patron qui la poursuivait sans relâche de ses assiduités et qu'il avait déjà tenté plusieurs fois de la prendre de force..... Elle faisait naturellement tout ce qu'elle pouvait pour éviter de se trouver seule en sa présence mais cela n'était pas toujours possible.... Par exemple, quand il lui demandait de lui apporter du thé ou de la bière le soir dans son cabinet de travail, elle ne pouvait naturellement pas refuser puisqu'il était le maître et qu'elle n'était que la servante !

Néanmoins, elle parvenait à se défendre tant bien que mal, mais tout cela lui était extrêmement pénible, d'autant plus que le patron paraissait s'être pris d'une véritable passion pour elle et que cette passion s'exaspérait de jour en jour.....

Un soir, vers dix heures, je me rendais à un endroit où je devais la rencontrer, car nous avions l'habitude, quand le temps le permettait, de faire ensemble une promenade dans la campagne le soir, avant de nous retirer pour la nuit.....

Soudain, j'entendis un grand cri d'angoisse lancé par une voix de femme et il me sembla reconnaître la voix de Leni.....

Immédiatement, je me mis à courir dans la direction

d'où le cri était parti et j'aperçus bientôt mon patron serrant entre ses bras Leni qui se débattait désespérément. Le misérable l'embrassait de force tout en tenant une main appuyée contre sa bouche pour étouffer ses cris.

Fou de rage, je perdis soudain le contrôle de mes actes.

Je m'élançai vers mon maître et, d'un violent coup de poing sur la tête je le renversai, inerte sur le sol.

Naturellement, je n'avais d'aucune façon l'intention de le tuer, mais seulement de lui donner la leçon qu'il méritait.

Le malheur voulut qu'en tombant sa tête vint porter contre une pierre pointue qui lui fit un grand trou dans le crâne.....

Leni et moi, nous restâmes longtemps immobiles devant le cadavre, comme hébétés et n'osant même pas souffler mot. A demi défaillante, ma fiancée s'appuyait contre moi et pleurait silencieusement.

Ce fut pourtant elle qui reprit la première sa présence d'esprit.

— Fuis ! me dit-elle. Fuis tout de suite..... Il faut que tu sois déjà loin d'ici quand le corps sera retrouvé... Si tu restes tu seras jeté en prison et les juges ne voudront jamais croire que c'est sans le faire exprès que tu l'as tué !

J'étais aussi de cet avis. Il était peu probable, en effet, que la cour d'assises de Strasbourg ferait preuve de la moindre indulgence envers un domestique qui avait tué son maître. Au contraire, la justice allemande se montre toujours d'une sévérité impitoyable en pareil cas.....

N'ayant pas d'argent sur moi, je dus retourner à la maison pour en prendre..... Leni insista pour que je prenne également une petite bourse de cuir dans laquelle se trouvaient toutes ses économies..... Je commençai natu-

rellement par refuser, mais elle m'obligea finalement à la mettre dans ma poche.....

Puis je la quitai, sans savoir si j'aurais jamais l'occasion de la revoir. Le moment de cette séparation fut l'instant le plus dramatique et le plus douloureux de mon existence.

Je me rendis à pied jusqu'à la gare de Strasbourg où je pris un train de nuit qui se dirigeait vers la Belgique..... Je descendis à Luxembourg puis je me dirigeai vers la frontière française que je passai à l'aube.....

Comme je voulais m'éloigner le plus possible de l'Alsace, je repris le train à Nancy et j'allai d'une seule traite jusqu'à Marseille... J'avais l'intention de me fixer dans cette ville parce que je me disais que, dans un grand port de mer, il doit être plus facile de trouver du travail que partout ailleurs, surtout pour un étranger qui est obligé de se cacher et de vivre sous un nom d'emprunt.....

Mais le sort en disposa autrement !

Le soir même de mon arrivée, je commis l'imprudence de boire un plus que de raison. Dans un café je liai connaissance avec un jeune homme de nationalité russe qui me dit être venu à Marseille pour s'engager dans la Légion Etrangère..... Nous continuâmes de boire ensemble toute la nuit, puis mon compagnon me demanda de l'accompagner jusqu'au bureau de recrutement de la Légion..... En cours de route, nous absorbâmes encore quelques absinthes pour nous réchauffer, car un petit vent traireux et froid s'était mis à souffler.....

Je me souviens que nous nous sommes arrêtés dans un café de la rue de la République, mais à partir de ce moment-là mes souvenirs deviennent tout-à-fait confus... Enfin, quand je fus revenu à mon état normal — à part un violent mal de tête — j'appris que le jeune Russe avait changé d'avis au dernier moment..... Au lieu de signer un engagement pour la Légion il m'avait simplement

conduit au bureau de recrutement et, sur ses conseils, c'était moi qui m'étais engagé, pour cinq ans !

Selon toute vraisemblance, il devait également avoir emporté mon argent, car je ne trouvais plus dans mes poches que quelques centimes allemands.....

Mais voici le plus beau de l'histoire :

Dès que je fus arrivé à la Légion où la justice allemande ne pouvait plus m'atteindre, j'écrivis à Leni..... Elle me répondit par retour du courrier et j'appris alors que le patron que j'avais tué n'était pas mort du tout !

Il était resté évanoui pendant deux ou trois heures, après quoi il était rentré chez lui tout seul et s'était complètement rétabli après quelques jours..... Pour éviter d'avoir des histoires il n'avait même pas porté plainte.....

Maintenant, Leni attendait que j'aie terminé mes cinq ans pour que je puisse revenir au pays..... Après ça, nous devons nous marier et tout devait s'arranger pour le mieux, malgré cette misérable aventure.....

Nous attendîmes avec patience et, finalement le dernier jour de mon service à la Légion arriva.....

Ce soir-là, en compagnie de quelques autres camarades qui devaient également être libérés le lendemain, je m'énivrai copieusement, si bien que le lendemain matin je m'éveillai dans un cachot.

Tout d'abord, je ne m'en inquiétais nullement, pensant que l'on m'avait simplement mis là pour que je puisse cuver mon vin tout à mon aise..... Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction quand un sous-officier pénétra dans ma cellule et me dit :

— Allons, vite..... Levez-vous et venez changer d'uniforme.....

— Changer d'uniforme, répétais-je sans comprendre ce qu'il voulait dire. Mais je n'ai plus d'uniforme à mettre sergent !..... C'est aujourd'hui que je suis libéré....

A ces mots, le sous-officier éclata de rire.

— Non, vraiment ? fit-il. Vous ne vous rappelez déjà plus que vous avez signé un engagement de cinq ans pour l'Infanterie Coloniale hier au soir ?

Tout d'abord, je crus qu'il plaisantait, mais quand il me montra un papier incontestablement revêtu de ma propre signature, je compris qu'on m'avait encore une fois joué un mauvais tour et que l'on avait de nouveau profité de mon ivresse pour me faire rengager !.... Cela prouve qu'il ne faudrait jamais boire, parce que quand on commence à prendre seulement un ou deux verres, on ne sait jamais où ça peut finalement vous mener !

J'eus beau crier, hurler, me débattre, il fallut bien que je finisse par me résigner à endosser l'uniforme de l'Infanterie Coloniale où je m'étais soi-disant engagé comme volontaire..... Trois semaines plus tard, on me fit partir pour la Guyane et cela fait maintenant six mois que je suis ici.... Je vous assure que je commence à en avoir assez !

— Je comprends cela, répondit Dreyfus, mais à part soi, il pensait : « s'il était à ma place, que dirait-il ? »

En effet, son sort à lui n'était-il pas infiniment plus tragique que celui de ce garçon qui, après tout, était surtout victime de sa propre intempérance.

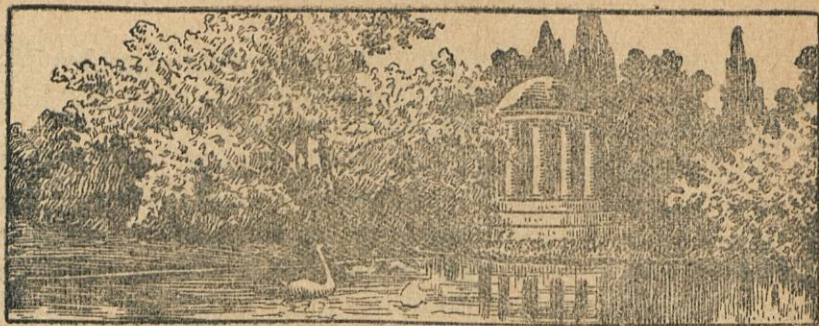
Bientôt après cela, le tour de garde de Luders prit fin de nouveau. Au moment de céder sa place à un camarade il dit encore :

— Soyez tranquille au sujet de votre lettre..... Je n'oublierai pas de l'expédier.....

— Et quand vous reverrai-je ? demanda Dreyfus.

— Je reviens prendre la garde ici à midi..... Au revoir..... Tâchez de dormir un peu....

Puis le factionnaire s'écarta prestement, car l'autre sentinelle arrivait.



CHAPITRE CXXV.

UNE ETRANGE VISITE.

Pour la première fois depuis qu'il était tombé malade, le petit Pierrot avait bien dormi. Il était persuadé que c'était bien réellement son papa qui était venu le voir et cela avait suffi à le tranquilliser et même à calmer considérablement la fièvre à laquelle il était en proie depuis plusieurs jours.

Lucie profita également de cette accalmie qui lui permit de reposer un peu elle aussi, chose dont elle avait grand besoin, car elle était absolument exténuée de fatigue et de faiblesse, de sorte que ce n'était plus que par l'effet de l'hypertension nerveuse qu'elle parvenait encore à faire preuve d'une activité et d'un dévouement qui étonnaient tous ceux qui en étaient témoins.

Ce que le colonel Picquart lui avait dit avait été pour elle comme un baume calmant et, pour la première fois depuis assez longtemps, une brillante lueur d'espoir s'était fait jour dans son âme.

Mais, malgré toute sa bonne volonté, malgré toute sa détermination de réussir à tout prix à obtenir la révision du procès d'Alfred, l'excellent homme ne pourrait certainement pas, même en mettant les choses au mieux, obtenir un résultat tangible avant de longs mois, d'autan

plus qu'il allait fatalement se heurter à des hostilités irréductibles de la part du haut personnel de l'Etat-Major et de la Justice Militaire.

Le pauvre Alfred, dont la santé était déjà complètement ruinée par les mauvais traitements qu'il avait subis, pourrait-il résister, dans un enfer comme l'Ile du Diable, encore assez longtemps pour être encore en vie quand son innocence serait enfin reconnue ?

Cela était une question angoissante et à laquelle il aurait été impossible de répondre autrement qu'en espérant pour le mieux.

Ah, si Lucie avait pu être auprès de lui durant cette période, les chances en sa faveur eussent été beaucoup plus grandes, parce que non seulement elle serait bien arrivée, à force d'insistance et de supplications, à faire adoucir quelque peu son triste sort, mais le réconfort moral que sa présence aurait procuré au malheureux aurait sans doute suffi à augmenter dans de très appréciables proportions ses facultés de résistance.

.....

Dans la matinée, Lucie, qui avait fini par tomber dans un très profond sommeil, fut réveillée par sa femme de chambre qui lui remit une carte de visite sur laquelle elle lut ce nom :

« Docteur ROSE ».

Assez étonnée, car elle ne connaissait personne qui s'appelât ainsi, la jeune femme demanda qui était ce personnage

Je n'en sais rien, Madame, répondit la servante. Il demande à voir Madame et je l'ai fait entrer au salon.....

— Comment est-il ?

— C'est un homme qui paraît assez âgé, avec une barbe blanche..... Il porte une redingote noire et il a l'air tout-à-fait correct.....

Lucie demeura un instant indécise, puis elle reprit :

— Eh bien, priez ce monsieur de bien vouloir patienter un moment, parce que je ne suis pas prête... Je serai à lui dans un quart d'heure.....

Dès que la femme de chambre se fut retirée, Lucie se leva et fit une rapide toilette ; puis elle passa dans le salon où le visiteur inconnu avait été introduit.

Ce dernier, qui s'était commodément installé dans un fauteuil en l'attendant, se leva vivement en la voyant entrer.

Lucie le regarda avec curiosité. Il y avait en lui quelque chose d'un peu étrange et qui ne semblait pas tout-à-fait naturel. Quoique, comme l'ait dit la femme de chambre, son apparence fut parfaitement correcte, il avait l'air de quelqu'un qui est en train de jouer un rôle appris par cœur et qui ne lui est pas habituel.

— A quoi dois-je l'avantage de votre visite, Monsieur ? demanda la jeune femme, comme il la regardait aussi sans rien dire.

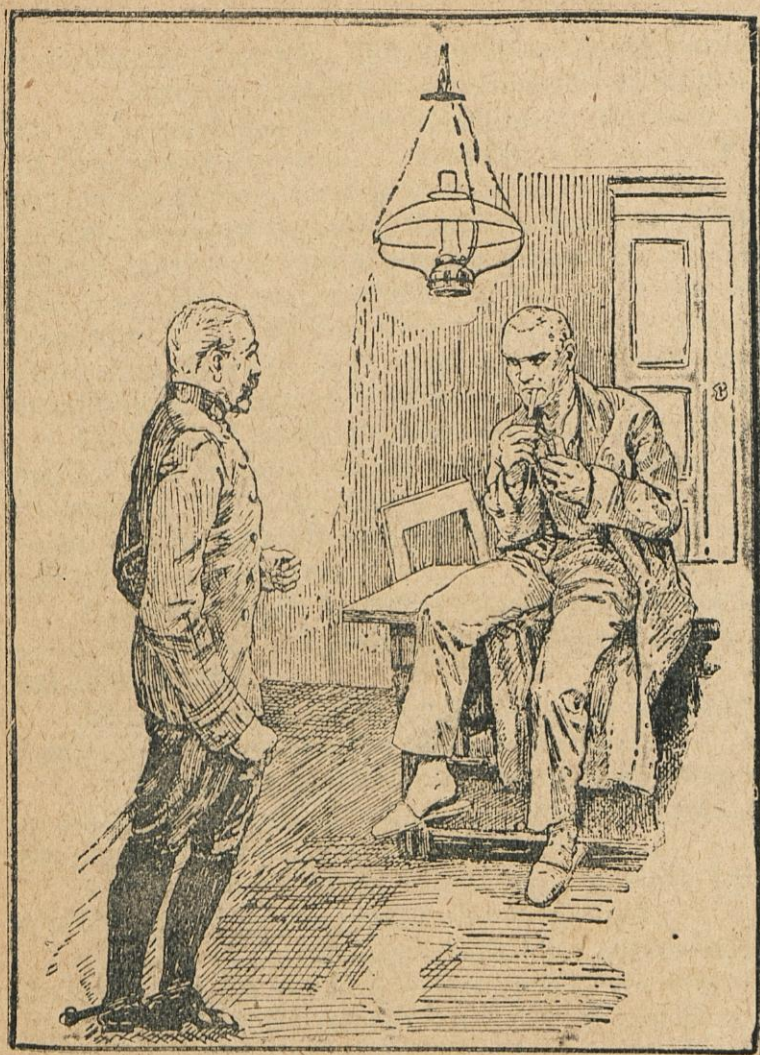
L'autre ne répondit pas tout de suite. Il paraissait hésiter.

Enfin à la grande surprise de Lucie, il prit la parole en ces termes :

— Avant de vous exposer le but de ma visite, Madame, permettez-moi de vous montrer ma véritable physionomie.....

Et, d'un brusque mouvement, il arracha sa barbe et sa perruque, postiches toutes les deux.

— Monsieur ! s'exclama Lucie en se reculant ins-



*Dubois pris une cigarette, l'alluma, puis il dit
avec un air détaché... (Page 806).*

tinctivement d'un pas. Que signifie cette mascarade ?

— Cette mascarade correspond à une précaution dictée par la prudence la plus élémentaire, Madame, répondit froidement l'inconnu..... Ecoutez-moi bien..... Mon intention est de venir en aide à votre mari parce que je sais qu'il est innocent du crime dont on l'a accusé..... Et c'est précisément parce que je suis en mesure de lui venir en aide que je suis entouré d'ennemis par qui je suis étroitement surveillé..... Si l'on s'était aperçu de ce que j'avais l'intention de venir vous voir, on aurait très certainement trouvé le moyen de m'en empêcher.....

Lucie était toute tremblante. Elle se sentait fort mal à l'aise et, quoi que les paroles du visiteur inconnu eussent été plutôt de nature à la rassurer sur ses intentions, elle ne pouvait s'empêcher de le considérer avec une certaine méfiance.

Néanmoins, elle lui offrit un siège sur lequel Dubois — car c'était lui — s'assit en souriant avec un air paternel et cauteleux.

Devinant sans doute quelles étaient les pensées de Lucie, il lui dit sur un ton plein d'onction :

— Vous avez tort d'avoir peur de moi, Madame, car je pourrais presque dire que, virtuellement, vous n'avez pas de meilleur ami que moi au monde.....

— Vous m'étonnez, Monsieur, répondit Lucie en s'efforçant de ne pas perdre son sang-froid.

— Cela va de soi, mais vous allez comprendre tout de suite..... Il y a quelque temps, vous devez avoir reçu la visite d'une vieille femme d'allures un peu équivoques et qui a insisté pour vous dire la bonne aventure, n'est-ce pas ?

— En effet, Monsieur.....

— Eh bien, cette femme ne venait pas pour son propre compte..... C'est moi qui l'avait envoyée vers vous. Il fallait absolument que je vous parle et comme il était

indispensable d'user de la plus extrême prudence, j'aurais voulu que cette personne arrive à vous fixer un rendez-vous dans une église que je lui avais désignée..... L'église de Notre Dame de Bonne-Nouvelle, pour être précis.....

— Mais pourquoi toute cette mise en scène théâtrale Monsieur ?..... Si vous pensiez avoir à me parler, n'auriez-vous pu y arriver par un procédé plus simple ?

— C'est à dessin, Madame, que j'avais choisi un procédé d'une complication invraisemblable, afin de mieux dérouter mes ennemis..... Je devrais dire nos ennemis, car ce sont surtout vos ennemis à vous et ce n'est qu'incidemment qu'il sont aussi devenus les miens..... Je crois vous avoir dit, dès le début de cet entretien, que mon intention était de venir en aide à votre mari, n'est-ce pas ?

— Effectivement Monsieur..... Mais par quel moyen compteriez-vous parvenir à ce résultat ?

— D'une façon extrêmement simple et aussi absolument péremptoire..... Je possède des documents qui constituent une preuve irréfutable de ce que le crime de haute trahison imputé à votre mari a été commis par un autre personnage que je suis en mesure de désigner de la façon la plus claire..... D'où il résulte subsidiairement que ces documents sont la clef qui ouvrira les portes de la prison de votre époux.....

Lucie fixait sur son interlocuteur un regard chargé d'une expression d'étonnement intense.

— Serait-ce possible ? fit-elle d'une voix tremblante.

Dubois sourit de nouveau.

— Vous hésitez à me croire n'est-ce pas ? dit-il sur un ton légèrement ironique. Je comprends cela..... Mais vous allez bientôt devoir vous rendre à l'évidence!... Pour mieux vous faire comprendre la réalité des faits que je

suis venu soumettre à votre appréciation, je n'attendrai pas plus longtemps pour vous dire que l'aliénation des documents auxquels je viens de faire allusion ne pourrait être effectuée que contre la remise en mes mains d'une assez forte somme d'argent.....

Lucie hocha la tête avec résignation et répondit :

— Je m'en doutais.....

— Assurément.... Vous avez déjà compris que j'appartiens à la catégorie de ceux qui ont besoin de trouver eux-mêmes leurs moyens d'existence... Ce n'est pas sans peine ni sans une forte déperdition de matière cérébrale que je suis parvenu à acquérir les preuves que je détiens de l'innocence de votre mari et il est universellement admis que toute peine vaut salaire..... Je suis donc persuadé de ce que vous n'hésiteriez point à faire un sacrifice considérable pour obtenir la mise en liberté presque immédiate de votre mari....

Après avoir prononcé ce petit discours sur un ton de componction impressionnant, Dubois s'arrêta pour donner à la jeune femme le loisir de répondre. Mais comme celle-ci gardait le silence et paraissait attendre qu'il continue, il reprit après une courte pause :

— Naturellement, je ne m'attends pas du tout à ce que vous vous contentiez de vagues promesses et, afin de vous démontrer ma bonne foi, je suis disposé à vous révéler tout de suite le nom du coupable....

— Ciel ! murmura Lucie. Qui est-ce ? .

— Attendez un moment..... Il faut d'abord que nous convenions de la somme que vous seriez disposé à déboursier.....

— Fixez là vous même, je vous dirai ensuite si je puis vous la donner.....

— Oh, n'ayez pas peur !.... Mes exigences ne sont nullement exorbitantes..... Je vous demanderais seulement une somme équivalente aux intérêts de votre for-

tune pendant une année..... Combien cela donnerait-il ?

— Environ trente mille francs, répondit la jeune femme après un court instant de réflexion.

— Très bien, fit Dubois sans hésiter. L'affaire est conclue.....

— Et vous allez me dire maintenant qui est le traître ?

— Certainement..... C'est le colonel comte Walsin Esterhazy.....

— Esterhazy ! s'écria Lucie avec un air incrédule.

Dubois fit un signe affirmatif et, retirant de sa poche une enveloppe cachetée, il la montra à Lucie en disant :

— Ceci contient la preuve incontestable de la culpabilité du comte Esterhazy et, par conséquent, de l'innocence de votre époux..... Afin que vous puissiez vous convaincre de ce que mes assertions correspondent réellement à la vérité, je vais vous montrer ces papiers..... Vous allez pouvoir vous rendre compte par vous-même.....

Ce disant, Dubois prit un canif et se mit à défaire les cachets qui scellaient l'enveloppe.

Lucie suivait ses mouvements avec une impatience bien compréhensible. Une expression de joie et de triomphe venait d'apparaître sur son visage.

Enfin, elle allait voir, toute grande ouverte devant elle, la voie qui allait la mener tout droit à la libération de son mari !

Quelle importance pouvait avoir une somme de trente mille francs en comparaison d'un résultat semblable ? Vraiment, non, ce n'était pas trop cher !

Dubois lui mit sous les yeux les documents qu'il venait de tirer de l'enveloppe cachetée et elle les parcourut du regard.

— Quand pourrai-je prendre possession de ces documents ? demanda-t-elle après s'être rendue compte de

— Aussitôt que vous serez disposée à me verser la somme dont nous venons de convenir, Madame, répondit Dubois.

Lucie réfléchit un moment, puis elle dit :

— Eh bien, revenez après demain Monsieur.....

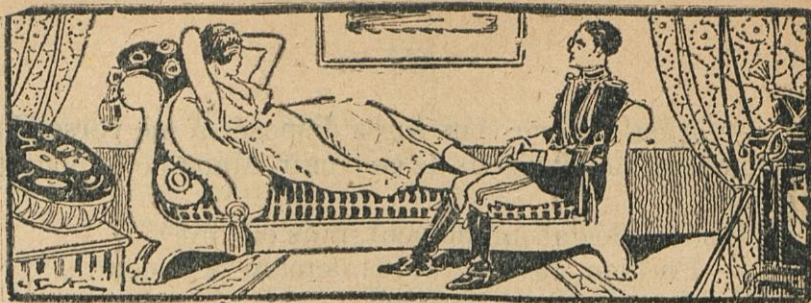
— A vos ordres, Madame.....

Dubois remit fort tranquillement les papiers dans l'enveloppe, puis il se leva, rajusta sa perruque et sa fausse barbe, se regarda attentivement dans la glace pour s'assurer de ce que rien ne clochait dans son déguisement et prit congé.

— Je reviendrai donc voir après demain, Madame, fit-il encore, vers la même heure, n'est-ce pas ?

Puis il s'en fut, reconduit par la jeune femme jusqu'à la porte de l'appartement.





CHAPITRE CXXVI.

DE NOUVEAUX NUAGES DE TEMPETE.

Amy Nabot entra tout-à-coup dans la pièce où se trouvait le colonel Esterhazy qui sursauta de saisissement.

— Sacrebleu ! gronda-t'il. En voila des façons !... Chaque fois que tu entres comme ça, tu me donnes des palpitations de cœur !

Sans daigner répondre à cette apostrophe, l'aventurière, qui avait l'air très fatiguée et très abattue, se laissa tomber sur un siège.

— Si je faisais comme toi, mon cher ami, si je passais mon temps étendue sur un canapé, comme tu le fais, nous ne tarderions pas à nous trouver dans de sérieuses difficultés !

— Je trouve que ça va déjà assez mal comme ça ! répondit le traître. Mais pourquoi dis-tu cela ?... Est-ce qu'il est encore arrivé quelque chose d'extraordinaire ?

— Evidemment..... Autrement je ne serais pas venue avec tant de hâte !... Ou bien est-ce que tu t'imagines que je suis seulement venue pour le plaisir de contempler ton joli visage ?

Esterhazy s'efforça de sourire.

Il me semble que tu es de bien mauvaise humeur aujourd'hui ! fit-il. De quoi s'agit-il donc ?

Amy Nabot prit une cigarette dans un coffret et commença par l'allumer avant de répondre.

Enfin après avoir aspiré quelques bouffées de fumée, elle déclara :

— J'ai découvert quelque chose de très intéressant.

— Vraiment ?

L'aventurière éclata de rire.

— Sur quel ton tu dis ça ! fit-elle. On dirait que tu ignores tout péril qui nous menace..... Est-ce que tu ne comprends donc pas que nous sommes déjà dans l'eau jusqu'au menton ?

Esterhazy haussa les épaules.

— Toi, tu exagères toujours, murmura-t'il avec nonchalance.

— Il vaut encore mieux exagérer un peu que de perdre son temps à bailler aux corneilles comme tu le fais !..... Tu comptes toujours sur les autres pour te tirer d'embarras.....

— Depuis que ce maudit Dubois a surgi devant nous je n'ai plus une minute de tranquillité ! gémit le misérable.

— Je suppose que c'est encore une fois de lui que tu vas me parler n'est-ce pas ?..... Heureusement que nous pouvons toujours acheter son silence avec de l'argent !

Amy Nabot eut un rire nerveux.

Ce serait vrai si d'autres n'étaient pas en mesure de lui offrir des sommes beaucoup plus considérables que celles que nous pourrions lui donner.....

— En somme, ce gredin est donc en train de tenter quelque nouveau chantage ?

La jeune femme répondit par une autre question :

— Est-ce que tu sais, demanda-t'elle, — d'où je l'ai vu sortir tout à l'heure ?

— Je le saurai quand tu me l'auras dit.....

— Eh bien, je l'ai vu sortir de chez les Dreyfus.....

A ces mots le traître se leva d'un bond.

— Sacré tonnerre ! rugit-il. Ce bandit serait donc allé voir Lucie ?..... Dans quel but aurait-il fait cela ?

— La belle question !.... Selon toute probabilité, il sera allé la voir avec l'intention de conclure quelque fructueuse affaire avec elle.....

Le colonel était resté debout devant l'espionne, la regardant avec des yeux d'halluciné.

— Est-ce que tu as pu savoir quelque chose de précis ? interrogea-t'il anxieusement. Parle vite !

— Tu sais bien que je n'ai jamais cessé de m'intéresser à tout ce qui se passe dans la maison des Dreyfus..... Désirant savoir comment ma rivale supportait son malheur, je suis souvent allé me promener dans le voisinage de son domicile, espérant la voir..... Mais ces jours-ci, elle n'est pas sorti une seule fois..... D'après ce que j'ai pu savoir, cela tient à ce que son petit garçon est malade..... Mais, si je n'ai pu voir la belle Lucie, je n'en ai pas moins fait une découverte que je pourrais qualifier de sensationnelle...

— Oui..... Tu as vu sortir Dubois de la maison..... Mais ensuite.....

— Ce n'est pas à proprement parler de Dubois que j'ai vu sortir de la maison, mais un vieux monsieur d'allures tout-à-fait distinguées.....

— Tu te moques de moi ?

— Je n'oserais pas !..... Laisse-moi terminer..... Ce monsieur n'était pas ce qu'il paraissait être, autrement, il n'aurait pas eu besoin d'affubler son visage d'une barbe postiche..... Ayant fait cette constatation grâce à ma compétence incontestable en matière de déguisements, je me suis mise à suivre ce personnage, soupçonnant quelque anguille sous roche..... Quelques minutes plus tard, j'étais déjà parvenue à reconnaître dans sa démarche l'allure caractéristique de notre ami Dubois.....

— Es-tu bien sûre de ce que c'était lui ?

— Absolument certaine..... Mais écoute la suite..... J'ai perdu Dubois de vue à quelque distance de la maison où il prend son service de surveillance..... Il a disparu tout-à-coup sous une porte cochère..... Je suis alors allée me poster de l'autre côté de la rue, en me dissimulant de mon mieux afin de ne pas me faire remarquer et, environ vingt minutes après, j'ai vu reparaître notre homme, mais cette fois au naturel, sans aucun déguisement ni maquillage, ce qui prouve qu'il s'était camouflé tout expès pour éviter d'être reconnu en allant chez Lucie Dreyfus..... Alors, mon vieux Ferdinand... Qu'en dis-tu ?

Esterhazy fut incapable de répondre tout de suite tellement il était angoissé de ce qu'il venait d'entendre.

Finalement, après avoir bu un grand verre de cognac pour se calmer les nerfs, il balbutia avec un geste de découragement :

— C'est une bien mauvaise affaire, Amy !..... Je me demande comment nous allons nous en tirer !..... Quel est ton avis ?... Crois-tu que ce gredin soit réellement arrivé à conclure un arrangement avec Lucie Dreyfus ?

— Quant à ça, je ne pourrais naturellement pas l'affirmer, mais il me paraît certain qu'il ne pouvait avoir d'autre intention en allant lui rendre visite.....

— Alors, il ne nous reste plus qu'à prendre la fuite, Amy..... Filons sans perdre de temps !

— Mon Dieu, quel poltron tu fais ! s'exclama l'aventurière en fixant sur le traître un regard de souverain mépris.

Mais Esterhazy ne parut pas s'offenser de cette insulte et il se prit la tête entre les mains avec un air désespéré.

— Ne commettons pas d'imprudence ! fit-il. Réfugiions-nous à l'étranger avant que l'on vienne nous mettre la main au col !

— Ne dis pas de bêtises ! rétorqua l'aventurière sur un ton rageur. Pour que nous puissions aller nous réfugier à l'étranger, il faudrait, tout d'abord que nous ayons de l'argent, et nous n'avons pas le sou !

— C'est vrai, hélas !.... Tu as raison..... Je n'y pensais plus.....

— Donc, puisque nous ne pouvons pas partir, il faut que nous restions ici.....

— Ceci me paraît assez logique..... Nous devons rester ici jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher pour nous jeter en prison ! dit le colonel sur un ton de douloureux sarcasme.

— Non ! s'écria Amy Nabot avec véhémence. Nous n'en sommes pas encore là !.... Il est évident que Dubois ne cédera ses documents à Lucie Dreyfus que contre une somme très élevée.....

— Sans doute, mais les Dreyfus sont assez riches pour payer n'importe quel prix.....

— Fort bien, mais il est néanmoins peu vraisemblable que Lucie Dreyfus possède assez d'argent liquide chez elle pour faire face immédiatement à une dépense de cet ordre de grandeur..... Par simple déduction logique, on pourrait affirmer qu'il lui faudra bien deux jours pour se procurer la somme nécessaire.....

Le traître commençait déjà à se sentir plus tranquille.

— J'ai compris, fit-il. Tu veux dire que, durant ces deux jours, nous aurions le temps de prendre nos mesures pour empêcher l'irréparable, n'est-ce pas ?

— Exactement.....

— Mais de quelle façon devrions-nous procéder pour conjurer le péril ?

— Voilà justement à quoi nous devons penser, mon cher ami....

Le colonel s'en fut chercher une bouteille de vieux

porto, la déboucha et en remplit deux verres dont il tendit l'un à l'espionne.

Celle-ci but lentement quelques gorgées de l'excellent vin, puis elle reprit :

— Je suis persuadée de ce que Dubois ne va pas tarder à retourner chez Lucie Dreyfus.....

— Il faudra le surveiller.....

— Le surveiller du dehors ne suffit plus..... Il est indispensable de pouvoir exercer une surveillance dans l'appartement même des Dreyfus, de manière à pouvoir être au courant de tout de ce qui arrivera.....

— Excellente idée, mais un peu difficile à mettre en pratique, il me semble.....

— Assez difficile, en effet..... Voyons un peu.... Sous quel prétexte pourrait-on entrer chez Lucie Dreyfus ?

Esterhazy se mit à réfléchir, tout en buvant du porto. De son côté, Amy Nabot en fit autant en allumant une autre cigarette.

Ce fut le porto qui fournit la première inspiration, car trois minutes ne s'étaient pas écoulées que le traître s'exclama en se frappant le front :

— Ça y est..... J'ai trouvé !

— Voyons ce que tu as pondue.....

— Est-ce que tu n'as pas dit que l'un des enfants des Dreyfus est malade ?

— Oui..... C'est le garçon..... Il a attrapé un pneumonie.....

— Parfait !..... Cela suffit largement pour que tu puisse entrer en contact avec Lucie.....

— Je ne vois pas comment.....

Il te suffira de te déguiser en infirmière et d'aller là-bas en disant que tu es venue pour soigner le petit malade.....

Amy Nabot éclata de rire.

— Tu es complètement fou, mon pauvre Ferdinand !

s'exclama-t'elle. Si je me présentais sous un prétexte aussi idiot on me flanquerait tout de suite à la porte !

— Pourquoi ça ?

— Tu es encore plus bête que je ne le croyais, à ce qu'il me semble !.... Est-ce que tu as jamais entendu dire que l'on ait engagé les services d'une infirmière qui se présente de sa propre autorité, sans que personne lui ait demandé de venir ?

— Attends un peu..... Tu vas voir que je ne suis pas tout-à-fait aussi idiot que tu veux bien me faire l'honneur de le supposer.....

Ce disant, le traître saisit l'annuaire du téléphone le feuilleta un instant, puis après s'être arrêté à une page qu'il se mit à consulter, il reprit :

— Voici..... Tu téléphoneras à ce numéro..... C'est celui de Lucie Dreyfus..... Tu prétendras être la Mère Supérieure du couvent de la rue Notre-Dame des Champs et tu diras à Lucie que sa mère, Mme Hadamard, t'a informée de ce qu'elle avait appris la maladie de son neveu et que, très inquiète à ce sujet, elle désire lui envoyer une infirmière qu'elle peut lui recommander.....

— De cette façon, ça pourrait peut-être aller ! admit Amy Nabot..... On peut toujours essayer..... En tout cas depuis que je te connais, c'est la première fois que je t'entends dire quelque chose d'à peu près sensé !





CHAPITRE CXXVII.

UNE JOURNÉE DÉCISIVE

Lucie Dreyfus était vraiment heureuse de pouvoir entrer en possession de ces papiers qui allaient lui permettre de démontrer l'innocence absolue de son cher Alfred.

Elle n'avait parlé à personne de la visite que Dubois lui avait faite, pas même à sa mère ni à Mathieu, parce que, la première, étant légèrement indisposée, n'avait pu venir la voir depuis quelques temps et que son beau-frère était de nouveau absent de Paris.

Elle était justement en train de penser à écrire quelques mots à Mathieu quand la sonnerie du téléphone retentit.

— Qui est-ce ? demanda-t'elle après avoir décroché le récepteur.

— La Mère Supérieure du couvent de la rue Notre-Dame des Champs, répondit une voix. Je voudrais parler à Mme Lucie Dreyfus.....

— C'est moi-même, ma mère, répondit la jeune femme.

— Ah, bien !... Je vous téléphone de la part de votre maman, Madame..... Mme Hadamard m'a informé de ce

que l'un de vos enfants est assez sérieusement malade et elle voudrait bien vous envoyer l'une de nos sœurs infirmières... Qu'en dites-vous, Madame ?

Prise au dépourvu, Lucie hésitait un peu.

— Je ne sais vraiment pas quoi vous répondre, ma mère, fit-elle. Je crois que je peux suffire à soigner, mon enfant moi-même...

— Oui, mais celà est horriblement fatigant et Madame votre mère souhaite que vous ménagiez un peu vos forces comprenez-vous ?

— Eh bien, soit... J'accepte...

— Alors, c'est entendu... Je vous envoie une de nos plus habiles infirmières... J'espère que votre petit garçon ne tardera pas à aller mieux... Au revoir, Madame...

— Au revoir, ma mère, et merci beaucoup...



Une heure après, la femme de chambre de Lucie vint lui annoncer qu'une religieuse demandait à lui parler.

— Bien, répondit la jeune femme. Faites-la entrer tout de suite...

L'instant d'après, Amy Nabot, parfaitement déguisée en sœur de charité, se présentait avec une respectueuse humilité devant Madame Dreyfus.

Lucie la reçut avec affabilité et lui demanda comment elle devait l'appeler.

— Sœur Nicomède, répondit l'aventurière avec une douceur angélique. Comme, Madame le sait sans doute, je suis envoyée par la Mère Supérieure de notre couvent pour aider Madame à soigner son enfant malade... Je suis infirmière diplômée...

— Je sais, ma sœur, Madame la Supérieure m'a téléphoné elle-même pour m'annoncer votre venue...